

campagne, prépara une boisson sudorifique dont il parvint, à force de précautions et de patience, à faire avaler quelques cuillerées à la malade.

— Philippe ! monsieur le curé ! tels furent les premiers mots qui sortirent de sa bouche.

— Pauvre chère enfant ! murmura le bon prêtre attendri ; elle m'appelle ; c'est moi qu'elle cherchait. Que s'est-il donc passé là-bas !

L'évanouissement avait cessé pour faire place à un sommeil févreux, voisin du délire. Fernande parlait par monosyllabes.

C'est ainsi que l'abbé Saturnin comprit qu'on avait chassé ou qu'on avait voulu chasser la jeune fille du château ; qu'elle avait fui pour éviter cette honte, et qu'elle venait lui demander une protection qu'il ne lui refuserait pas.

Il était déjà tard quand le curé songea à aller dire la messe.

— Veille bien sur cette enfant, recommanda-t-il à Suzon, et surtout, pas un mot à qui que ce soit.

— Suffit, monsieur le curé !
La messe finie, l'excellent vieillard revint au presbytère. Fernande dormait toujours. Il appela Drak et se dirigea vers Fineste.

Nous savons comment il fut accueilli. La position était délicate, il résolut de se taire et d'attendre, espérant que Fernande aurait laissé quelques mots pour révéler le lieu de sa retraite, et, attribuant le refus de le recevoir, au déplaisir qu'avait dû causer à madame Lobeau la détermination de la jeune fille :

— Elle m'en veut, pensa-t-il, cela passera.
Dans la journée, il apprit, avec le départ de Philippe, l'histoire infâme mise en circulation par les gens de Fineste. Il retourna en toute hâte au château, et, malgré les protestations, il pénétra de force dans l'appartement de madame Lobeau, et, le rouge de l'indignation au visage, il lui demanda ce que signifiait la comédie qui se jouait.

Madame Lobeau fit un signe et resta seule avec le prêtre.
— De quelle comédie parlez-vous, mon vieil ami, fit-elle d'une voix affaiblie. Vous ne savez donc pas le malheur qui m'arrive ; peut-être n'y croyez-vous pas ?

— Y croyez-vous, vous, madame ? interrogea le curé presque durement.

— Puis-je en douter, mon Dieu ! Lisez les télégrammes.

— Inutile ! que prouvent-ils ? Rien.

— Au contraire.

— Ainsi, vous croyez votre frère capable de faire une action condamnable et vile ?

— Il est convenu et n'a plus son libre arbitre.

— Et la jeune fille ?

— Oh ! elle ! elle nous a dupés, à commencer par vous et moi, mon pauvre ami. Démasquée enfin, elle a hasardé son va tout.

— C'est-à-dire son honneur. Savez-vous bien ce que vaut l'honneur, surtout l'honneur d'une femme ! Vous l'ignorez ou voulez l'oublier, sans cela vous ne tiendriez pas ce langage.

— Les faits sont là. Effacez-les, réduisez-les à néant, et je déclare mon erreur.

— J'en doute, madame.

— Monsieur le curé, vous êtes plus que sévère.

— Je suis juste. Une jeune fille a perdu mère, fortune, amis, il ne lui reste que son innocence, et le sentiment du devoir, et c'est parce qu'elle n'a que sa pauvreté et son abandon, que le premier venu pourra lui jeter l'injure à la face, souiller sa robe blanche, lui ravir son unique bien, cet honneur qui fait sa force et sa puissance, qui la rend capable des sacrifices les plus sublimes, des héroïsmes les plus saints !... Détrompez-vous, madame ! Vos coups ne pourront l'atteindre !

— Monsieur le curé, vous m'accusez, je crois ?

— Oui, je vous accuse d'avoir osé accuser Fernande.

— Sa faute ne l'accuse-t-elle pas ?

— Ne l'avez-vous pas fait chasser ?

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais, cela doit vous suffire.

— Eh ! bien ! oui, on l'a congédiée en mon nom parce que je ne pouvais supporter plus longtemps ici, la....

— Vous n'achevez pas ?

— Mes lèvres se refusent à prononcer ce mot.

— O pudeur angélique ! A mon tour, je vous dirai : oui, Philippe aime Fernande et Fernande l'aime ; oui Philippe a demandé sa main à Fernande et a déposé à ses pieds son blason, sa richesse, son avenir et ses espérances.

— Que vous faut-il encore ?

— Attendez ! Fernande l'aime, et Fernande a tout refusé.

— Pour se faire désirer ; c'est habile !

— Elle a refusé parce qu'elle ne veut pas que l'on dise qu'elle a vendu son amour.

— Mensonge !

— Parce que le devoir, un devoir impérieux, sacré, s'oppose à cette union. Pour ne pas fléchir dans sa résolution énergique, elle est venue hier me prier de vous annoncer son départ.

— Il est dommage qu'elle ait pris les devants ; on la canonisait de suite.

— Savez-vous où elle est ?

— A Paris, avec Philippe.

— Vous le croyez ?

— Bien sûr.

— Et vous doutez toujours de sa vertu ?

— Certainement.

— Fernande n'est pas à Paris.

— Vous voulez rire, monsieur le Curé.

— On ne rit pas de pareilles erreurs.

— Vous savez où elle est ?

— Elle est chez moi.

— Ce fut un coup de foudre pour madame Lobeau.

— Pardonnez-moi ! s'écria-t-elle d'un accent si navré que le curé crut au repentir.

— Il faut réparer le mal.

— De quelle manière ?

— Hier, j'applaudis aux projets de retraite de Fernande ; tout est changé depuis, je change aussi d'avis.

— En changera-t-elle ?

— C'est nécessaire.

— Inutile ! Je me charge d'arranger cette triste affaire. Comptez sur ma prudence, monsieur le Curé. Pas un mot de ceci à Philippe ; il est déjà assez malheureux. Quant à Fernande, je respecte sa détermination, et, pour lui prouver l'estime que, malgré les apparences, je lui avais conservée au fond du cœur, vous lui donnerez de ma part une gratification de mille francs.

— Elle n'acceptera rien ; madame.

— Elle en a pourtant grand besoin.

— Son sacrifice est de ceux que l'argent vulgarisait. Je ne veux point lui donner cette humiliation.

— Prenez toujours, et que ce soit le prix de ses services.

— Que vous connaissez peu mademoiselle Verneuil, madame,

si vous espérez qu'elle ne devinera pas la pensée qui vous guide ! Gardez votre or ; elle laisse ici un trésor que tous les biens de la terre ne pourraient remplacer ; elle y laisse son cœur, ce cœur placé si haut que bien peu l'on compris. Adieu, je regrette cette compagne à mon pauvre Philippe. Quel isolement va être le sien !

— Je lui reste et mes enfants aussi, n'est-ce pas assez ?

— Cela ne lui suffit plus. Mais Dieu est bon !... A l'avenir, soyez moins prompt dans vos jugements, vous vous éviterez plus d'un mécompte. Jugez les autres, non d'après l'esprit du monde toujours incliné au mal, mais d'après l'esprit divin, et vous n'aurez pas de remords. A lieu.

XLV

LE BANDEAU

Lorsque Philippe mit pied à terre devant le château, il jeta les rênes de sa monture à un garçon d'écurie, et se dirigea rapidement vers l'appartement de sa sœur.

Inquiet du profond silence qui régnait dans la maison, craignant une catastrophe, il se précipita dans la chambre de madame Lobeau, courut à son lit et la contempla quelques instants sans mot dire.

Celle-ci avait jeté un léger cri et s'était soulevée en lui tendant les bras. Mais vaincue par l'émotion ou la souffrance, elle était retombée sans force sur ses oreillers.

Philippe, bouleversé, appela à son secours, lorsqu'elle murmura d'une voix si faible qu'il l'entendait à peine :

— Ce n'est rien, mon ami, cela va passer.... Quel coup tu m'as donné !... Partir ainsi !... J'ai cru mourir.... Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?... Viens, que je te touche, que je sente que c'est bien toi....

Et se tournant vers le précepteur qui entra et qui déjà s'était mis au courant de la situation :

— Monsieur Anatole, en me rendant Philippe, c'est plus que la vie que vous me rendez ; je ne l'oublierai pas.

— Tu parles beaucoup, hasarda Philippe, convaincu de la maladie de sa sœur.

— J'en ai besoin, ami.... Que tu m'as fait mal, et quelles cruelles heures tu m'as fait passer ! Te voilà, ne pensons plus à ces angoisses.

— Que dit le médecin ?

— Mon médecin, c'est toi. Le docteur le plus habile n'aurait su me guérir !

— Il faut pourtant faire quelque chose.

— Prendre des drogues ! On ne me les a pas épargnées. Je savais que c'était inutile. Cette secousse m'a terrassée, et moi qui me croyais forte ! Conte-moi ce que tu as fait.

— Tu aura la fièvre.

— Cela ne me préoccupe guère. Je t'écoute.

— M. Anatole est aussi bien renseigné que moi. Tu ne me demandes pas des nouvelles de mademoiselle Fernande ?

— A quoi bon, mon ami ! Nous avons tous un moment perdu la tête ici, à commencer par M. Anatole ; cela m'a servi, puisque tu me reviens plus tôt. Mademoiselle Verneuil n'est pas partie ; elle est chez monsieur le curé.

— Tu l'as chassée, alors !

— Que tu me connais peu ! Elle est là de son plein gré. Tu voulais voir le docteur Alfaut ! C'est inutile ; il ne pourrait dévoiler le secret de Fernande sans manquer à son serment.

Avec une franchise dont je la loue, elle a avoué ce que j'appelle sa faiblesse. Je la plains, mon ami, plains-la aussi. Il y a dans l'existence de si étranges mystères ! Oh ! oui, je la plains ! elle porte au cœur un ver rongeur qui lui prend le meilleur de son être. Malheureuse fille ! Elle doit renoncer à tous les bonheurs. Quel exemple, mon Dieu ! quel exemple ! Une nature vulgaire souffrirait moins !... Mais elle.... l'infortunée ! Elle nous fait.... il le faut.... De loin, je veillerai sur elle.... Je ne me serais jamais cru capable d'une telle commisération.... C'est triste, bien triste.... Ceci entre nous.... le monde est si méchant.... il ne doit pas se douter de la vérité.... ma protection lui sera une sauvegarde.... Ne cherchez pas à la voir, M. Anatole. Je te fais la même prière, Philippe, elle penserait que j'ai parlé, et ce lui serait une nouvelle blessure. Elle partira sous peu, et, pour le public, elle ne nous quitte que parce qu'on la réclame à Paris, ce qui est vraisemblable, et ce qu'elle a chargé monsieur le curé de nous dire.

Elle aurait pu parler longtemps sans être interrompue par Philippe. Il devinait trop bien les réticences de sa sœur, et, malgré les révoltes de son cœur, le doute, l'affreux doute, s'emparait de lui.

Sa sœur ignorait son amour, et, le connaîtrait-elle, elle était incapable de mensonge et de médisance. Au contraire, le sort de la jeune fille excitait sa pitié ; elle la plaignait. Pas un blâme, pas une accusation ! Dans sa générosité exquise, elle allait jusqu'à vouloir la protéger quand même. Elle vantait la nature de Fernande, la louait de la franchise d'un pénible aven, et voulait sauver aux yeux de tous sa réputation menacée. Quelle bonté ineffable ! quel abîme d'indulgence et d'ingénieuse charité !

Il ne demanda rien, croyant avoir trop deviné, et, sans prononcer un mot, il serra la main de sa sœur, à la briser, et alla s'enfermer dans sa chambre.

Ils furent terribles les moments qui suivirent cet entretien.

On n'a pas longtemps vécu d'une affection semblable à celle de Philippe pour Fernande, sans souffrir cruellement, lorsqu'on songe qu'il faut y renoncer pour toujours, lorsque les ailes de l'ange rêvé tombent dans la fange, et qu'au lieu d'avoir à lever la tête pour la contemplation, il faut la baisser devant la déplorable réalité.

Hé quoi ! cette jeune fille dont l'aspect seul repoussait les hommages par le respect qu'elle inspirait ; cette jeune fille au front si candide et si fier, à l'œil si rayonnant dans son pur éclat, aux sentiments si élevés, aux principes si solides ; cette jeune fille avait pu faillir ! Où donc trouver l'innocence, la vertu, si cet être privilégié avait eu son heure d'oubli !

Pauvre Fernande, Philippe lui-même voit une rougeur honteuse à ton front. Trop droit pour soupçonner sa sœur, il en vient à te croire non coupable, mais malheureuse. Il t'aime encore ; il t'aime toujours, plus que jamais, peut-être, mais, hélas ! tu as perdu ton prestige ; il pleure sur toi, et il s'explique le refus que tu as fait de ta main. Comme le voyageur souille la neige immaculée des monts inaccessibles en y posant son pied fangeux, ainsi la calomnie te revêt de sa robe infâme, et nul ne prendra ta défense ; personne n'effacera ces souillures. Qui l'oserait, pauvre fille, lorsque celui qui devrait être ton champion, ne trouve que des larmes et le désespoir à opposer à tes ennemis.

(La suite au prochain numéro.)

LA MONTRE BLEUE

En rangeant mes affaires tout à l'heure, j'ai eu comme un serrement de cœur à mettre de côté ma chère montre bleue ! Il est vrai que je vais en porter une plus belle maintenant, une montre de "dame" ; mais je n'ai pu m'empêcher de verser une larme en enveloppant de longue celle qui marque les heures de ma vie depuis si longtemps déjà.

Il y a dix ans—comme c'est loin—j'avais huit ans quand mon cher petit père me l'a donnée. Je le vois encore la sortant avec soin de la boîte où il l'avait cachée, puis la posant doucement dans le creux de ma main. J'ai failli alors la laisser tomber dans ma hâte de jeter mes bras autour de son cou chéri pour l'embrasser et lui dire merci.

Ce n'est pas une montre comme une autre ; d'abord c'est une montre qui a une *histoire*, puisqu'elle est ancienne ; j'ai toujours tant désiré savoir qui avait d'abord possédé ma montre : c'est quelqu'un qui l'aimait beaucoup, sûrement, car il n'y a pas une raie sur son émail—ce joli émail bleu qui a des reflets si doux et qui est si lisse et uni sous les doigts ; et puis une montre un peu épaisse, un peu rebondie, a, je trouve, quelque chose de plus heureux à l'œil qu'une montre plate, et celle-ci a de si jolies aiguilles d'or qui courent vite et indiquent l'heure sur des chiffres tout simples, pas des chiffres romains, que je n'aurais pas compris, mais un 6 et un 10 comme j'en faisais à mes additions !

C'est vrai qu'elle a déjà marqué bien des heures pour moi, cette montre chérie ! Je ne l'ai jamais quittée, et je l'ai toujours regardée quand j'espérais un bonheur ou une joie.

Les jours de *sortie*, il faut le dire, elle marchait bien doucement cependant ; enfin l'instant arrivait, et quand je lui disais : "Dépêche-toi donc de marquer l'heure, dépêche-toi !" il me semble qu'elle pressait le pas.

On dit qu'il y a des heures tristes, mais presque toutes celles que ma petite montre a *cheminé* pour moi ont été douces ; elle m'a tenu compagnie quand je travaillais, et c'était elle qui m'amenait enfin maman les jours où mon cœur avait si envie de la voir !

Oui, cette montre a marqué tous mes bonheurs jusqu'ici ; quand nous partions en voyage, les vacances venues, c'est elle encore qui me tenait compagnie le long de la route. Quelquefois j'ai cru qu'elle ramenait des heures ennuyeuses et tristes, et maintenant je m'aperçois bien que je me trompais !... Maintenant elle a marqué l'heure de mes fiançailles. Oui, certes, je suis bien heureuse, je l'aime de tout mon cœur, mais il faut les quitter, mes parents chéris, et elle va arriver, l'heure de ma première séparation, et les heures que m'apportera ma montre nouvelle seront-elles aussi douces que celles écoulées ?

Adieu pourtant, petite montre chérie, sois tranquille, nous ne nous séparerons jamais. Je te mets là pour dormir, en attendant que... Ah ! je n'ose pas écrire cela ! Dire qu'un jour peut-être, j'aurai une fille, moi aussi !

* * *

Ah ! pauvre montre bleue, je l'ai retrouvée hier, je ne l'avais pas oubliée et cependant depuis longtemps je n'y songeais plus. Les heures mauvaises sont venues et ce n'est pas toi qui me les apportais. Cela m'a paru tout singulier de reprendre en main cette vraie petite camarade de mon enfance, que j'aimais bien plus comme on aime une amie qu'une chose.

Ma fille, qui se levait debout sur la pointe des pieds, surveillant mes rangements, s'est tout aussitôt écriée :

— Oh ! mais la jolie montre, laissez-moi la voir, je vous en prie ! Et ses regards brillaient de désir.

Je me suis assise, j'ai pris ma montre et je l'ai tenue devant ses yeux.

— Regarde, c'est ma montre quand j'étais petite.

— Laissez-moi la toucher, maman chérie.

— Non, tu pourrais l'abîmer.

— Vous la touchiez bien, vous, mère, quand vous étiez petite et elle n'est pas abîmée !

Il a fallu céder à ce raisonnement. Elle s'en est emparée aussitôt, doucement et presque tremblante, s'est assise à terre, et l'a posée délicatement sur ses genoux ; elle l'a contemplée un instant en silence, puis, levant sa tête avec un rire de joie :

— Est-ce qu'elle marche ?

— Oui, quand elle est montée.

— Montez-la, maman, je vous en prie.

Et je l'ai montée. Alors elle l'a reprise avec une sorte de respect, et, toute recueillie, elle s'est mise à suivre le léger mouvement des aiguilles, respirant à peine, inquiète ; puis, toute triomphante, elle s'est écriée, au bout d'un moment :

— Elle avance, oui, elle avance. Oh ! que c'est joli !

Elle n'osait rien dire de plus ; enfin, emportée par son désir, elle a presque crié : Oh ! donnez-la moi, maman chérie ! Et déjà sa petite main ouverte se posait dessus pour affirmer sa possession.

— Pas encore !

— Quand ?

— Bientôt, quand tu seras un peu plus grande.